

MAX JACOB

LA DÉFENSE DE TARTUFE

*Extases, remords, visions, prières,
poèmes et méditations
d'un Juif converti*

ÉDITION COMMENTÉE ET ANNOTÉE
PAR ANDRÉ BLANCHET

nrf

GALLIMARD

AVANT-PROPOS

L'éditeur m'avait demandé trois pages de présentation. En voici beaucoup plus. Mon excuse? Je croyais connaître Max Jacob. Or, relisant de près La Défense de Tartufe, je me suis aperçu que, mieux étudié (et mieux sans doute que je n'ai su le faire), cet ouvrage permettrait de saisir enfin l'insaisissable Max Jacob. La clef principale de Max se trouve dans le Tartufe, et du Tartufe dans Saint Matorel, livre mieux scellé encore, et où l'auteur, pour se cacher, a recours à une recette bien à lui : l'exhibition.

Ma découverte, si découverte il y a, c'est que Max Jacob fut pénétré, plus profondément qu'on ne l'a cru — jusqu'à la moelle, jusqu'au « ventre », comme il eût dit — par la tradition religieuse de sa race. Il ne s'agit pas seulement d'un tour d'esprit, mais d'une certaine façon de se situer dans le monde et en Dieu. L'événement qui décida de sa vie, l'apparition de 1909, est de style judaïque : les Sages d'Israël en ont eu de semblables. Certes, c'est bien à l'Église catholique romaine qu'il s'est converti. Et, comme il l'a murmuré à Drancy, c'est à la passion du Christ qu'il a uni sa propre passion. Mais il aimait à citer la parole du Christ : « Je ne suis pas venu détruire la Loi juive, je suis venu l'accomplir. » Et la continuité qui existe d'un Testament à l'autre, cet homme étranger aux recherches historiques a mieux fait que de l'établir savamment : il l'a vécue.

A ceux qui reprendront après moi un sujet difficilement épuisable, je demande l'indulgence. Qu'ils me complètent et me corrigent. Je n'ai fait qu'ouvrir un chantier. Les études jacobiniennes commencent à peine.

A. B.

Introduction

La Défense de Tartufe n'est rien d'autre que le témoignage d'un converti. Témoignage étrange? La conversion l'est plus encore. Tant que Max Jacob fut parmi nous, qui de nous comprit l'importance de ce livre et de l'événement qu'il rapporte? Lui-même, averti par maint déboire, en parlait peu. Il avait sa pudeur. Résolument, aujourd'hui, plaçons le livre au centre de son œuvre, l'événement au cœur de sa vie.

Comment éclairer quelque peu un ouvrage qui, n'ayant jamais été étudié, passe, aujourd'hui encore, pour le plus incohérent des grimoires et le plus énigmatique? Il nous faudra tenter d'abord de savoir ce qui put préparer Max Jacob à la fameuse apparition du 22 septembre 1909; comparer ensuite les différents récits qu'il en a donnés; le suivre enfin dans la période trouble et mal connue qui va de l'apparition au baptême. Dès lors, la composition de *La Défense de Tartufe*, de prime abord déconcertante, s'expliquera d'elle-même. Pour conclure, nous ne pourrons esquiver la question que soulève un tel livre : que penser de l'accusation de « tartuferie » qui poursuivit Max Jacob au-delà du baptême, jusqu'à Saint-Benoît, jusqu'à sa mort, et qui fut l'un des tourments de sa vie?

I

Avant l'apparition

Au centre de *La Défense de Tartufe* est le récit de l'apparition. C'en est, si l'on pense au Temple des Juifs, le saint des saints; aux églises chrétiennes, le vitrail qui diffuse sur tout le reste — ce reste fût-il burlesque — un air de mystère.

Lu de près, le texte soulèvera bientôt des problèmes inattendus. Mais l'érudition est myope. Pour éclairer de haut le récit, demandons-nous d'abord en quelles dispositions intérieures l'apparition trouva Max Jacob. Prétendre expliquer l'intervention divine serait sottise. Mais chacun accueille la Grâce à sa manière et, si j'ose dire, selon un indice de réfraction personnel. Or, en septembre 1909, Max Jacob est déjà un poète; c'est aussi un Israélite que la théosophie judaïque attire vivement. Poésie, théosophie : deux éléments qui vont se retrouver dans l'apparition et lui donner sa coloration si spéciale.

Assez peu cohérente (avouons-le donc!) en surface, la poétique de Max Jacob est, en son fond, d'une telle simplicité, et si anachronique, qu'elle déconcerte nos esprits modernes. Rien, chez lui, qui ressemble, soit à l'effroi de Pascal devant l'univers sans Dieu, soit à la révolte désespérée de l'athée moderne. Pour lui, l'univers est un, comprenant à la fois le visible et l'invisible. Et le monde visible n'aurait aucun intérêt s'il ne servait à « évoquer » (au sens ancien du mot), à « rappeler » le monde invisible qu'un malheur en a éloigné ou que nos yeux aveugles ne savent plus voir. Le poète rétablit la communication. Comment? Par des « moyens choisis », des formules talismaniques. Il dispose certains mots dans un certain ordre. Dans ce piège à divin, l'Esprit vient se prendre. Capté dans des formes (ou

n'est-ce pas lui plutôt qui les assume?), l'Esprit illumine les mots les plus simples et fait du poème un objet sacré, séparé du monde profane par une « marge », « situé » enfin à tel ou tel niveau du cosmos divin. Il faut « transplanter », répète Max : transplanter dans le monde total. « J'entends par situation cette espèce de magie qui sépare une œuvre (même picturale ou musicale) de l'amateur, cette espèce de transplantation qui fait que l'œuvre nous met les pieds dans un autre univers. » « Cette « marge », ajoute-t-il, je la trouve dans certains poèmes japonais ou persans ¹ », que ses poèmes religieux prendront en effet pour modèles. « J'ai voulu, dira-t-il, recréer la vie de la terre dans l'atmosphère du ciel ². » Formule qui exclut tout l'art européen, même religieux, depuis le xvi^e siècle et définit très heureusement l'art sacré des siècles antérieurs.

Comment ce sorcier (disons mieux, comme lui : ce « mage ») qu'est le poète va-t-il opérer pour rétablir la communication rompue? Il va guetter dans ce monde certains reflets, certaines irrutions du monde invisible : c'est un rêve, par exemple, ou un songe éveillé, une inspiration que rien n'explique, deux mots qui s'entrechoquent et qui rompent la trame du discours, une coïncidence d'où jaillit une lueur. Par la brèche ouverte, l'Esprit descend; et l'âme respire, comme si, dans ce monde irrespirable, elle recevait un appoint d'oxygène. Le poète se tiendra donc en état perpétuel de disponibilité. A l'affût des « signes », il attendra la « visite » des esprits. Il écrira sous leur « dictée ³ ». C'est donc d'abord en poète que Max accueillit l'apparition de 1909 et qu'il en fut comblé.

En poète? Précisons très vite : en poète *jui*f.

Que ni lui ni ses amis n'aient pas pris aussitôt conscience d'une originalité qui le mettait à part dans la « bande » dite cubiste, c'est très certain. Apollinaire voulait, lui aussi, crever le bas plafond matérialiste, tenter l'« aventure », « combattre aux frontières de l'illimité », conquérir « de vastes et d'étranges

1. Cf. préface de 1916 au *Cornet à dés* et *Corresp.*, I, p. 132. (Correspondance publiée par François Garnier, Éditions de Paris.)

2. *Art poétique*, 1922, p. 73.

3. J'ai développé cette vue plus à loisir dans « La Conversion de Max Jacob » (*La Littérature et le spirituel*, t. I).

domaines », communiquer avec le « mystère ¹ ». Curieux de tout, ouvert à tout, Apollinaire l'était, certes. Mais comment n'aurait-il pas été déconcerté en recevant cette lettre étrange, pour nous capitale, et où l'ami Max se révèle tout autre chose que disciple.

« Paris, 23 juin 1909.

« L'oignon, mon cher ami, sera un jour considéré comme un Dieu si l'hypothèse des cercles est acceptée. Il y a plusieurs univers, cosmiquement parlant, c'est-à-dire des ensembles inimaginables de forces interchangeables minutieusement et intérieurement... Nous ne pouvons qu'ignorer les influences que nous subissons. En supposant que ce qui vient d'un autre univers s'insinue dans celui où nous vivons, il se produira une de ces révolutions auxquelles on ne donne pas de nom, leurs plus grosses conséquences étant seules l'objet de soucis historiques ². »

Pour flairer ici de la théosophie, pas n'est besoin d'être grand clerc. Nous voilà dans un cosmos, non pas ouvert comme celui d'Apollinaire et plus tard des surréalistes, mais refermé sur lui-même et fait de « cercles » concentriques, où tout est enveloppé et enveloppant (à la manière des pelures d'« oignon »), où tout communique, s'« interchange » et s'« influence ». Que les « forces » d'un cercle déflagrent dans un autre, et ce sera, dans ce cercle, une « révolution ». Notons ce mot : Max qualifiera ainsi ³ l'apparition qui, *cinq mois après cette lettre* , bouleversera sa vie. Il l'attend donc. Déjà il se prépare à accueillir les « influences célestes ».

La suite de la même lettre fait allusion aux « amateurs d'évangile ». Un jour viendra, espère Max, où ils conviendront de l'exactitude de ses vues. D'où l'on peut conclure que l'orientation de sa pensée est déjà ce qu'elle sera au jour de l'apparition (et d'ailleurs toute sa vie) : à la fois théosophique et chrétienne.

Max Jacob a décrit les émotions chrétiennes de son enfance à Quimper ⁴. N'y revenons pas. Mais comment et par qui fut-il

1. « La jolie rousse », dans *Calligrammes*.

2. *Corresp.*, I, p. 34.

3. Dans *Tartufo*, p. 160.

4. En particulier dans le *Récit de ma conversion* (en appendice). Cf. plus loin, p. 289.

initié à la théosophie? Il ne l'a jamais dit. Quand? Peu avant l'apparition, je suppose, car la lettre à Apollinaire paraît être d'un néophyte. Quels livres a-t-il lus dans les mois qui précéderent l'apparition et surtout le jour même? Le savoir serait pour nous d'un intérêt capital. Malheureusement, la Bibliothèque Nationale ne conserve pas les fiches des lecteurs¹. Mais certains recoupements nous font penser qu'il pourrait s'agir du *Zohar*. La monumentale traduction de Jean de Pauly a paru entre 1906 et 1911². En 1909, Max a dû se jeter sur les cinq volumes (sur six) déjà parus. Dans les premiers temps de sa vie chrétienne, craignant sans doute de paraître mal converti, Max Jacob parlera peu de ce document. Mais vers la fin de sa vie, il s'enhardira. Il écrira en 1937 à Marcel Béalu : « J'ai étudié énormément la Kabbale où j'avais tout à apprendre. C'est une métaphysique et, je crois, la base de toutes les religions. » Et au même, d'une façon plus précise :

« Tu as raison de lire le *Zohar* : il t'agrandira beaucoup du côté divin, ce dont tu as besoin, car le divin c'est l'Esprit, et on n'a jamais assez de spiritualité... Lis donc le *Zohar*, il finira par faire de toi un bon Juif, c'est-à-dire un futur catholique. Tu comprendras cela, arrivé à la page 800³. »

Comment douter encore? C'est bien la Kabbale qui a inspiré à Max Jacob sa conception si personnelle et de la poésie et

1. Du moins pouvons-nous donner cette précision. Par lettre du 11 décembre 1904 (adresse indiquée : 33, boulevard Barbès), Max Jacob a demandé une carte permanente d'entrée à la Bibliothèque Nationale (en se prétendant licencié ès lettres). Sur cette lettre, conservée aux Archives de la Bibliothèque Nationale, une annotation d'une main étrangère permet de supposer que Max avait obtenu auparavant une autorisation allant du 11 octobre 1903 au 30 juin 1904.

2. *Sepher Ha Sohar* (le Livre de la Splendeur). Doctrine ésotérique des Israélites. Traduit pour la première fois sur le texte chaldaïque et accompagné de notes, par Jean de Pauly. Six volumes. Paris, Ernest Leroux, 1906-1911.

3. Et encore, au même : « Je lis le *Zohar* où j'apprends beaucoup plus que la première fois que j'ai eu ce livre. » (*Lettres à Marcel Béalu*, p. 122, 163 et 226.) A Yvon Belaval : « La Kabbale... est à mon sens la seule philosophie vraie... Lis, pour la Kabbale, le *Zohar*, traduit par de Pauly, tu le trouveras dans les bibliothèques. » Et, faisant allusion à l'anthologie d'Edmond Fleg : « De pauvres extraits ont été faits dans un petit livre de chez Rieder. » (YVON BELAVAL, *La Rencontre avec Max Jacob*, p. 45 et 47.) Max, lui, ne s'était pas contenté de « pauvres extraits ».

de la spiritualité : pour lui, d'ailleurs, c'est tout un. Le *Zohar* enseigne que l'univers est semblable à un fruit, à une « noix » dont il faut traverser l'« écorce » pour en goûter l'« amande », à un « oignon » aux multiples « pelures », à un agencement de cercles, ou mondes, ou « ciels » concentriques communiquant entre eux, — les plus matériels étant situés à la périphérie, les plus spirituels (les plus proches de Dieu) au centre. En sorte que tout notre effort à nous, esprits englués dans la matière et perdus aux confins, doit être de gagner peu à peu, guidés par le « Rayon » qui émane du divin, ce centre lumineux où l'on jouit de la révélation suprême.

Pour mesurer à quelle profondeur Max Jacob s'est alors imprégné de la Kabbale, la première doctrine libératrice qu'il ait connue, rien de mieux que de citer telle méditation des dernières années.

« Connais-tu ces jouets chinois où une petite boîte est dans une boîte plus grande, et celle-ci dans une autre, à l'infini? C'est l'image des mondes. Ils s'emboîtent les uns dans les autres sans que nos sens à l'ordinaire aient la capacité de les apercevoir. Je dis « à l'ordinaire », car nos sens peuvent être augmentés (ou diminués) de telle sorte que nous parvenons à sortir de notre monde (la fièvre, le sommeil, les poisons peuvent nous sortir de notre monde) ¹. »

Une autre représentation judaïque de l'univers, moins différente que complémentaire, a conquis Max Jacob. Elle nous aidera à comprendre certaine expression, à première vue bizarre, du récit de l'apparition. L'homme a été créé « image » de Dieu. Essentiellement, il est donc esprit, et non corps. Mais, brouillée par le péché, cette image est devenue méconnaissable. Lié au corps, désormais, l'homme a les goûts, l'apparence épaisse et grotesque de l'animalité... et d'autant plus épaisse et grotesque qu'elle est située dans un cercle plus éloigné de Dieu. En Dieu, toutefois, subsiste intact l'Exemplaire idéal de l'homme : l'Adam primitif. C'est cette forme pure qui nous

1. Louis ÉMILÉ, *Dialogues avec Max Jacob*, p. 201. Les moyens indiqués pour « sortir de notre monde » peuvent paraître assez curieux. Et pourtant! La fièvre? Matorel-Max Jacob aura sa vision au cours d'une grippe. Le sommeil? Max entendait dans ses rêves des avertissements sacrés. Les poisons? Il a prétendu avoir bu de la tisane de jusquiame pour voir les démons. Max oublie les stupéfiants, l'éther... Nous en reparlerons.

attire et que nous devons rejoindre : l'homme nouveau sera délesté de la matière, dépouillé de l' « enveloppe », dévêtu de son vêtement de chair. « Ma chair est tombée par terre ! J'ai été déshabillé par la foudre ! » écrira Max racontant l'apparition.

On le voit : Max Jacob habitera toute sa vie un univers à la fois *un et dramatique*.

Cet univers est un, puisqu'il y a continuité d'un cercle à l'autre, d'une forme dégradée à des formes de plus en plus spirituelles, pleines, réelles. Tout est d'un seul tenant. « Il n'y a pas de vide dans les formes », écrit Max. La recherche du spirituel (et, à la limite, de Dieu) n'est donc pas, comme l'imagine un moderne, une évasion, la fuite dans l'irréel. S'approcher de Dieu, c'est s'avancer vers le centre de l'Être. « Le mystique, c'est celui qui veut toucher son Dieu, celui qui veut voir la réalité : personne n'est plus réaliste que le mystique ¹. »

Non seulement l'aspiration à Dieu n'est pas une évasion, mais toute évasion est impossible. Ici, précisément, est le drame. On a beau être éloigné de Dieu, on n'échappe pas à Dieu. Si matérielle, animale, « bête » que soit une créature, il y a en elle la vocation à l'Esprit divin. En Victor Matorel, « balayeur à la maison Cheret & C^o, faubourg Saint-Antoine », amant de Léonie, et « sodomite » par-dessus le marché, il y a un être céleste qui gémit sous l'enveloppe épaisse de la matière, aspire à la libération, voudrait, en somme, mourir à la chair pour revivre selon l'esprit. (Après l'apparition, Max Jacob se dira « mort et vivant ».) C'est dès cette vie que nous habitons tel ou tel cercle. Et le tragique de notre existence, c'est que le péché peut nous précipiter soudain d'un cercle paradisiaque en un cercle infernal. « ... Plusieurs lieux peuvent coexister en un même point de notre univers », écrit Max Jacob à Pierre Lagarde pendant la guerre. « A N... et à la 10^e batterie, il peut y avoir à la fois le ciel quand Pierre Lagarde se repent, l'enfer quand les tentations ou l'insouciance le dominant, ou telle ou telle région de l'univers selon qu'il est animé de tel ou tel esprit ². » Chacun de nous est comme un ludion qui, sans cesse, ou progresse vers le centre, ou s'évade, se perd, vers la péri-

1. *Lettres à Marcel Béalu*, p. 39.

2. Pierre LAGARDE, *Max Jacob mystique et martyr*, p. 157.

phérie. Et c'est notre « situation » par rapport à Dieu qui nous définit, nous et nos œuvres...

... Et nos œuvres. Ce qui fait de Max Jacob un artiste visionnaire, c'est qu'il « situe » les êtres de ce monde selon le rang qu'ils occupent dans l'univers spirituel, le seul vrai. C'est ce qu'affirme le début de la fameuse préface du *Cornet à dés* (1916) : « Tout ce qui existe est situé. Tout ce qui est au-dessus de la matière est situé; la matière elle-même est située. » Chaque poème aussi : il prend rang à tel ou tel niveau, selon qu'il est inspiré par tel ou tel esprit, situé lui-même dans tel ou tel ciel. « On croyait autrefois (mais lui le croit toujours) que les artistes sont inspirés par les anges et qu'il y a différentes catégories d'anges. »

De même, chaque personnage des romans de Max Jacob est défini, non seulement par les traits de son caractère, mais par sa situation spirituelle. De là une étonnante diversité. Pourtant, avouons-le : dans ses romans, Max Jacob dépeint l'humanité sous des couleurs assez sombres. Mais n'oublions pas qu'il vit dans un univers immense, dont notre monde visible n'est qu'une infime partie. Il voit les anges : comment, par contraste, les hommes ne lui paraîtraient-ils pas affreux ? C'est la lumière « entrevue » (cf. le poème *Entrevue*) qui épaissit les ombres. Si ce monde lui apparaît tellement noir, c'est qu'il l'inclut dans une « vision » radieuse. Max Jacob vous paraît étrange ? C'est qu'il n'habite pas avec nous : il est au paradis ou en enfer, qu'il oppose sans cesse et fait valoir l'un par l'autre. Le paradis, oui, il l'a entrevu.

« Moi qui ai eu le bonheur et l'honneur de voir un ange sur mon mur en septembre 1909, je peux imaginer la beauté et la noblesse de ces êtres que ne dégradent pas la vie terrestre de la chair et les obstructions des cerveaux humains¹. »

Et voici un de ses « paradis » :

« Il y a un univers, un monde, un de ces « Sephiroth », comme dit la Kabbale... où toute crasse n'arrive qu'expiée, tamisée par le sablier de la pénitence et conviée par vous, mon Dieu; où les endoloris ne parviennent qu'après vos lumineuses expertises, après votre Divin exorcisme, après que tout appétit est maîtrisé, toute convoitise idéalisée, toute souillure fondue. Il y a un monde de silence et de paisible

1. *Méditations religieuses*, p. 48.

bonheur. C'est là que l'Esprit converse avec l'Esprit, sans paroles, mais par la directe intuition; ...c'est là que l'amour pur nourri du plus pur amour de Dieu Régnant se connaît enfin et se boitsans corruption ni séduction, avec une volupté absoute. C'est là qu'habite la vérité, déshabillée des illusions de la matière et des erronées philosophies humaines. C'est à travers les grands Esprits pétris de la vérité que passe cet Amour enfin atteint ¹. »

Comment Max n'eût-il pas souffert quand, sortant d'une contemplation de ce genre, il retrouvait le monde pécheur et se retrouvait lui-même? On lui a reproché de haïr les personnages de ses romans. Comprendons-le : ces créations étaient des doublets de ses méditations sur l'enfer et le péché. Et puis, ses tristes héros lui ressemblent. Ces miroirs lui renvoient l'image du « pauvre Jacob ». La haine dont il paraît les poursuivre, c'est la haine qu'il se porte à lui-même ou plutôt à la partie démoniaque de lui-même. Les défauts qu'il leur attribue, ce sont ceux qu'il discerne, dénonce et maudit dans ses interminables examens de conscience. Le pessimisme est donc chez lui clairvoyance.

Mais jamais désespoir. Retiré à Saint-Benoît-sur-Loire où il écrit *Filibuth*, le pénitent ne pourra oublier M^{me} Lafleur, l'affreuse concierge, son « sosie ». Dès lors, dans le roman, M. Dur (lui-même) ne sera là que « pour faire voir ce qui n'est jamais visible dans M^{me} Lafleur », et M^{me} Lafleur pour rappeler ce que M. Dur était hier encore. « Nous sommes tous à la fois gibier du diable et anges de Dieu; tuons le gibier, l'ange vole. M. Dur, c'est l'ange de M^{me} Lafleur; M^{me} Lafleur c'est la bête de M. Dur. » M^{me} Lafleur est-elle condamnée à jamais? Nullement. Aucune carapace animale n'est imperméable à l'Esprit. Et c'est tellement vrai que, à la fin du roman, M^{me} Lafleur se convertit! Elle renonce, elle aussi, à Montmartre pour Saint-Benoît, et finit ses jours comme bonne du curé. La prétendue haine de Max était donc amour; et seuls ceux qui ne croient pas au règne de l'Esprit s'esclafferont devant un pareil optimisme. Un mot de Max fournit la clef de ses romans: « Il n'y a pas de destin vulgaire. »

On ne comprend donc rien, ni à la personne ni à l'œuvre

1. Cité par Pierre LAGARDE, *op. cit.*, p. 84.

MAX JACOB

La Défense de Tartufe

Paru en 1919, confession brûlante sous mille artifices, *La Défense de Tartufe* est au centre de la vie de Max Jacob et de son œuvre. Harcelé, peu après son baptême, par les amis de Montparnasse qui doutent de sa sincérité, « Tartufe » décide de mettre sous leurs yeux, sans commentaires, les poèmes et les proses correspondant à chaque étape de son étonnante évolution. Ce sera toute sa « défense ». Quel dossier ! Voici d'abord la période « burlesque », dont témoignent quelques chansons de cabaret. L'apparition de la rue Ravignan est relatée — pudiquement — en quelques poèmes scintillants et obscurs, qui sont comme des boîtes à secrets. Suivent cinq années troubles : Max est à la fois mystique... et pécheur ! Un précieux *Journal* raconte, presque heure par heure, l'apparition au cinéma, les péripéties peu banales de la préparation au baptême, les impressions du néophyte. Le livre se clôt sur les toutes premières méditations, que tant d'autres devaient suivre.

Des notes accompagnent chacun de ces textes dont certains brouillons retrouvés permettent de fixer la date et de suivre la genèse.

nrf



9 782070 233526



64-III A 23352 ISBN 2-07-023352-9

Extrait de la publication